



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2011

Sport et société / Animals and the American  
Imagination

---

### Un « sport noir » ?

Le basket-ball et la communauté africaine-américaine

Nicolas Martin-Breteau

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5469>

ISSN : 1765-2766

#### Éditeur

AFEA

#### Référence électronique

Nicolas Martin-Breteau, « Un « sport noir » ? », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 17 juin 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5469>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Un « sport noir » ?

Le basket-ball et la communauté africaine-américaine

Nicolas Martin-Breteau

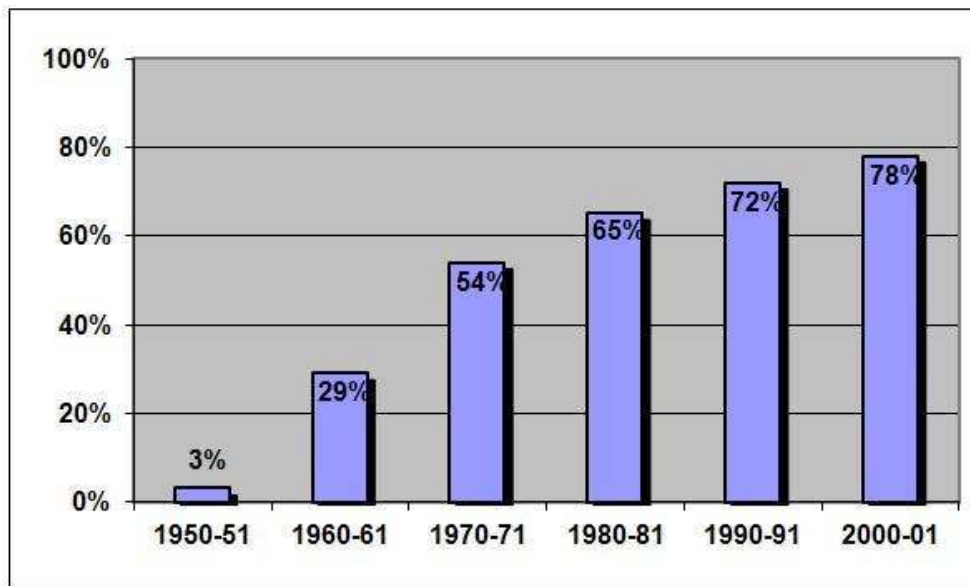
---

« Nous le savons tous maintenant. Le basket est le sport de l'homme noir ».

Rick Telander, *Heaven Is a Playground*.

- 1 Comme suffirait à le montrer la composition de l'équipe américaine de basket-ball championne olympique à Pékin en 2008, ce sport, aux États-Unis, est aujourd'hui très largement dominé par des joueurs noirs : sur les douze joueurs titulaires de l'équipe, dix étaient africains-américains et deux (Deron Williams et Jason Kidd) métis de père noir et de mère blanche. Pourtant, à Berlin en 1936, lors de la première apparition du basket-ball aux Jeux Olympiques, l'équipe américaine ne comportait aucun joueur africain-américain et, lors des JO de Londres en 1948, l'équipe américaine ne comptait dans ses rangs qu'un seul joueur africain-américain, Don Barksdale.
- 2 Ceci illustre de façon symptomatique l'évolution du basket-ball américain depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Au niveau professionnel, les Africains-Américains le dominent aujourd'hui à tel point qu'il constitue, à côté des genres musicaux typiquement noirs américains comme le jazz, le blues, le rap, et le hip-hop, une facette centrale de l'identité africaine-américaine connue dans le monde entier.
- 3 Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi : si blancs et noirs ont pratiqué le basket-ball dans des équipes et des ligues ségréguées dès sa création en 1891, les Africains-Américains ne l'ont vraiment transformé qu'à partir des années 1920. En 1950, l'intégration de joueurs noirs dans la *National Basketball Association* (NBA), jusque-là ouverte aux seuls joueurs blancs, marqua une rupture majeure de l'histoire de ce sport outre-Atlantique. En

quelques années, en effet, les effectifs de la ligue professionnelle passèrent littéralement du blanc au noir (cf. fig. 1).



**Fig. 1.** Pourcentage de joueurs noirs en NBA, 1950-2000

(Source : Lapchick, 2004, 17 ; Thomas, 2002)<sup>1</sup>

- 4 Cette évolution a été si remarquable depuis les années 1970 que la figure du basketteur professionnel blanc d'origine américaine se fait aujourd'hui de plus en plus rare. Ce qui fait déclarer à certains observateurs qu'elle serait une espèce en voie de disparition, voire au bord de l'extinction totale.
- 5 Pourquoi donc, aux États-Unis, le basket-ball en est-il venu à être un sport dominé, non seulement du point de vue numérique en ce qui concerne les joueurs professionnels de NBA, mais aussi stylistique et culturel par les noirs ? Pourquoi un tel investissement des Africains-Américains dans le basket-ball ? Pourquoi dans ce sport en particulier ? Quelles caractéristiques a-t-il en commun avec les autres sports dominés par les noirs que sont la boxe ou le sprint par exemple ?
- 6 Ces questions sont à l'origine du débat récurrent qui agite la société américaine à propos de la supposée suprématie sportive noire, censément visible dans la surreprésentation des athlètes africains-américains dans le sport professionnel<sup>2</sup>. Ce débat a donné lieu de longue date à un très large éventail d'analyses cherchant à faire la part du naturel et du culturel, de l'inné et de l'acquis dans cette surreprésentation d'autant moins compréhensible que, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, à cause de leur soi-disant « faiblesse » congénitale et de leur manque de « caractère », les descendants d'esclaves étaient considérés comme foncièrement inaptes à l'activité sportive. En général, les explications avancées insistent sur les déterminations biologiques (supériorité du phénotype noir pour certains sports), les déterminations culturelles (caractérisation de l'ethos noir par le sens du rythme et de l'improvisation), les déterminations environnementales (adaptation du basket-ball à la pauvreté du ghetto noir) ou bien les déterminations sociales (orientation des Africains-Américains vers le sport à cause du racisme institutionnel de la société blanche).
- 7 Ces approches sont néanmoins insuffisantes pour rendre compte du phénomène social qui nous intéresse ici. En effet, l'investissement et la réussite des noirs dans *certain*s sports n'est ni une détermination de nature (gènes, anatomie, éthologie, etc.), ni une

détermination de culture (environnement, société, pauvreté, etc.), mais avant tout la conséquence d'un rapport de domination sociale, ici entre une minorité méprisée, discriminée, ségréguée, et le reste de la société. À côté de motivations individuelles et collectives autres (plaisir du jeu, de la compétition, etc.), ce rapport social se donne à lire dans l'utilisation du basket-ball, et de certains sports, par la communauté africaine-américaine entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle comme un moyen de lutte sociale et politique dans le but revendiqué d'une reconnaissance symbolique et culturelle, et d'une intégration civique à la société américaine.

## Basket-ball, droits civiques et intégration sociale

- 8 Moyen de « faire progresser la race » (*uplifting the race*), le sport a en effet d'abord été pour les noirs américains au XX<sup>e</sup> siècle un moyen politique de mobilisation collective et de revendication sociale. Du flamboyant Jack Johnson, premier champion du monde noir des poids-lourds en 1908, à ses héritiers Joe Louis et Mohammed Ali, que ce soit par la parole ou par le corps et la posture, le sport a de longue date été utilisé par les Africains-Américains comme instrument de lutte pour l'intégration civique (*full citizenship*) (Miller, 1995).
- 9 Depuis la fin de la Guerre civile au moins, le sport jouait en effet aux États-Unis un rôle social de cohésion collective. Activité censée incarner et renforcer les « valeurs américaines », le sport acquit dans un contexte de bouleversements socio-économiques colossaux le statut de véritable religion civile. La politique de Reconstruction et son échec, l'industrialisation et l'urbanisation massives du pays, les crises économiques successives, l'arrivée de millions d'immigrants, la montée de la pauvreté urbaine et de la question sociale, l'unification territoriale du pays et sa projection impériale dans les Caraïbes et l'océan Pacifique participèrent ainsi à la perception du sport comme expression métaphorique du « rêve américain » dans une société en pleine transformation. Le sport était alors supposé représenter de façon stable et concrète l'égalité des chances entre les citoyens, promue par l'idéal démocratique.
- 10 Cet article de foi s'énonçait ainsi : puisque dans le sport les règles sont les mêmes pour tous, à condition de faire preuve de talent, de travail, et de persévérance, n'importe qui, quelle que soit son origine ethnique ou sociale, doit pouvoir y réussir. De telle sorte qu'on s'accordait à voir dans le sport un agent d'unification, de stabilisation, de civilisation, et de régénération de la société effaçant les différences sociales, ethniques, et religieuses des individus et des groupes (en particulier immigrants) grâce à leur acculturation aux valeurs cardinales de la société américaine. Conformément à l'idéal olympique ressuscité par Pierre de Coubertin à l'époque, le sport était donc compris comme un champ d'activités apolitiques : théoriquement caractérisé par la plus stricte égalité de tous les concurrents, il était censé rester étranger aux polémiques et aux affrontements entre groupes sociaux, caractéristiques de la vie publique. Ainsi, le sport pouvait-il apparaître comme l'activité méritocratique et patriotique par excellence, incarnation des valeurs et de l'esprit de la nation américaine. Dans ce contexte, le sport aux États-Unis — notamment le base-ball, « *the national pastime* », le football, transformation du rugby anglais, et le basket-ball, créé à Springfield dans le Massachusetts par James Naismith en 1891 — a joué un rôle déterminant dans l'invention d'une identité nationale américaine.

- 11 À partir des années 1880, l'échec de la Reconstruction et la radicalisation de la violence sociale, politique, et symbolique à l'encontre des noirs ont poussé les classes moyennes africaines-américaines à reprendre à leur compte cette vision du sport comme force civilisatrice et régénératrice pour en faire un moyen de promotion d'objectifs spécifiques : l'intégration politique et la reconnaissance civique de leur communauté. À terme en effet, le sport, défini comme « *the great equalizer* », devait pouvoir résoudre les conflits sociaux et raciaux. Le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, appelé de façon célèbre le « nadir » des relations raciales aux États-Unis par l'historien africain-américain Rayford Logan, a ainsi été le creuset d'une utilisation nouvelle du sport par les Africains-Américains dans la mise en place du « long » mouvement pour les droits civiques<sup>3</sup>.
- 12 Entre les années 1900 et les années 1930, Edwin Henderson (1884-1977), ancien élève du lycée de M Street à Washington, ancien étudiant du Hemenway Gymnasium de Harvard, premier professeur d'éducation physique africain-américain habilité à enseigner dans les écoles publiques, et fondateur à Falls Church en Virginie de la première branche rurale de la NAACP en 1915, fit du sport un moyen de lutte contre les problèmes sanitaires des quartiers noirs, et surtout contre la discrimination raciale. Enseignant dans différents établissements scolaires ségrégués de Washington (notamment au prestigieux lycée de M Street, plus tard rebaptisé Dunbar High School), entre les années 1900 et 1920, Henderson eut pour élèves une génération exceptionnelle dont Charles Drew, Rayford W. Logan, W. Montague Cobb, Sterling Allen Brown, William Hastie, Robert C. Weaver. Tous furent engagés à l'avant-garde du Mouvement pour les droits civiques entre les années 1920 et les années 1960. Charles Drew notamment, chirurgien, inventeur de la banque du sang, et athlète universitaire de haut niveau, n'eut de cesse d'insister sur le rôle de Henderson dans son éducation, et le lien si puissant dans sa vie adulte entre force physique, respect de soi, fierté raciale, et droits civiques (Drew, 1940).
- 13 Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le sport a donc consciemment été utilisé par les classes moyennes africaines-américaines pour l'élévation de la « race noire » et son intégration sociale. Le sport devait en effet permettre d'affermir le « caractère » de « la race » en développant, chez les plus jeunes, force de caractère, discipline, courage, loyauté, esprit d'équipe, *fair play*, et grandeur d'âme (Grundy, 2001, chap. 1, 6, 9). Censés devenir ainsi de parfaits gentlemen, ces jeunes Africains-Américains, souvent issus des meilleurs lycées et universités du pays, devaient aussi, par le sport, réfuter les clichés racistes sur l'infériorité physique congénitale des « noirs ». Le sport devait également, grâce aux bourses universitaires, permettre l'intégration de nombreux Africains-Américains dans les meilleures universités de la côte est, et battre en brèche les préjugés sur les capacités intellectuelles des noirs. Comme le soulignait Henderson,
- Ces hommes de valeur dans le passé et ceux à venir n'ont pas joué et ne joueront pas un petit rôle dans la mise en place de meilleures relations raciales. [...] Les jeunes gens de couleur combattant dans les arènes de gladiateurs devant des centaines de milliers de blancs admiratifs ont fait beaucoup pour atténuer les préjugés raciaux. Je doute beaucoup que la simple acquisition de centaines de diplômes ou d'honneurs académiques ait influencé l'esprit de la masse en Amérique autant que l'appel à l'âme [*soul appeal*] engendré par la course palpitante d'un athlète de couleur vers un *touchdown* [...]. L'équité émerge de l'âme dans le monde athlétique plus que n'importe où ailleurs [...]. (E. B. Henderson, 1927)
- 14 Le sport avait ainsi pour but de créer de « vrais » hommes, identiques en valeur et en virilité à leurs homologues « blancs ». Cette éducation fondée sur le précepte grec d'un esprit sain dans un corps sain devait les amener, une fois adultes, à incarner l'image de «

*race men* », ces leaders qui, dans tous les domaines de la vie sociale et politique, avaient le devoir moral d'aider à l'élévation de leur groupe racial tout entier. Le sport, ce « *great leveler* » comme le nommait Edwin Henderson, avec ses règles identiques pour tous les compétiteurs, devait donc permettre de pérenniser « l'égalité des chances » du « rêve américain », de prouver les qualités des noirs, de détruire les préjugés raciaux, et d'inaugurer une sorte de fraternité universelle entre les races. À juste titre, cet activisme sportif a été qualifié d'« assimilationisme musculaire » en référence à la *Muscular Christianity*, mouvement qui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle promouvait la virilité de la pratique sportive comme moyen de se rapprocher de Dieu et d'une vie véritablement chrétienne et « civilisée » (Miller, 1995, 2004).

- 15 À côté de bien d'autres activités physiques et sportives, le basket-ball a joué ce rôle de *leveler* (niveleur) ou d'*equalizer* (égaliseur). Edwin Henderson est d'ailleurs considéré comme le « grand-père du basket-ball noir » pour avoir été le premier introducteur de ce sport dans une communauté africaine-américaine, à Washington D.C. en 1907 (Kuska, 2004 ; Wiggins, 2004). Il introduisit ce sport dans le programme d'éducation physique des écoles noires de Washington et à l'université Howard, participa à la fondation de l'équipe de la Twelfth Street YMCA dans laquelle il joua. Henderson participa également à la création en 1906 de la première ligue sportive noire aux États-Unis, l'Inter-Scholastic Athletic Association of Middle Atlantic States à laquelle s'intégra la Basket Ball League qu'il créa en 1908. Il rédigea les ouvrages de références sur le sport noir, que furent les *Official Handbooks* de l'ISAA pour la Spalding Athletic Library entre 1910 et 1913. Enfin, en 1939, sur les conseils du grand historien noir Carter G. Woodson, il publia un ouvrage pionnier, *The Negro in Sports* (Henderson, 1939). À tous ces titres, Edwin Henderson fut élu en 1974 au Black Athletes Hall of Fame, en même temps que Jesse Owens, Satchel Paige, Joe Louis, Jackie Robinson, Mohammed Ali, Althea Gibson, et Henry Aaron.
- 16 Ainsi, à la veille de la Première Guerre mondiale, le basket-ball noir se développait au niveau amateur et semi-professionnel dans les villes de la façade est des États-Unis, notamment à Washington, Baltimore, Philadelphie, Pittsburgh, et surtout à New York. Ce sont les *colored* YMCAs et les universités noires, au premier rang desquelles Howard University à Washington, Hampton Institute et Virginia Union en Virginie, Shaw University en Caroline du nord, Morgan State College à Baltimore, et Lincoln University en Pennsylvanie, qui furent à l'époque les fers de lance du basket-ball et du mouvement sportif amateur dans la communauté noire. Certains jeunes Africains-Américains célèbres, par leurs performances sportives dans des universités blanches, comme Paul Robeson à Rutgers University (1915-18), Charles Drew à Amherst College (1923-25), et Jackie Robinson à UCLA (1939-41), participèrent à la reconnaissance de la valeur sportive de leur communauté.
- 17 Dans l'atmosphère de la Harlem Renaissance et du New Negro des années 1920 et 1930, le basket-ball se développa dans les « casinos », ces salles de spectacle et de danse. À partir de 1923, la meilleure équipe noire de l'entre-deux-guerres, le Renaissance Big Five, renommé Harlem Renaissance et connu sous le nom de Rens, se produisait sous la houlette de Bob Douglas, se produisait dans différentes salles de Harlem, et en particulier au magnifique Renaissance Casino and Ballroom de la 138<sup>e</sup> rue. L'autre grande équipe professionnelle noire de l'époque, le Savoy Big Five qui fut nommé d'après le nom du Savoy Ballroom, la luxueuse salle de spectacle du South Side de Chicago où il se produisit dès son inauguration en 1927. La même année, ils furent renommés Harlem Globetrotters par leur manager Abe Saperstein pour profiter de l'aura qu'avait déjà acquis Harlem

comme « capitale du monde noir ». Les Globetrotters et les Rens étaient ainsi les têtes d'affiche de *basketball parties*. En avant-première des concerts dansants dans les grandes salles de spectacle du pays, les joueurs africains-américains créèrent au son du jazz un style de jeu particulier (appelé *Negro ball*) fondé sur la vitesse (le *fast-break*, ou contre-attaque) et le saut (notamment le *jump shot*, ou tir en suspension), et, finalement, popularisèrent avec leurs homologues musiciens et danseurs un nouveau rapport au corps dans la culture américaine. Pour longtemps, les équipes noires de basket associèrent dans l'imaginaire collectif américain le « style noir » dans le basket-ball et le jazz (Caponi-Taberi, 2008 ; George, 1999, 2005, 144-53 ; Pope, 2006).

- 18 Les Globetrotters comme les Rens, participaient à de nombreux matchs contre les meilleures équipes blanches du pays comme les Original Celtics – des matchs qui, comme tous les événements sportifs racialement mixtes à l'époque, étaient particulièrement médiatisés. Au niveau local, les équipes de lycée, notamment quand elles étaient opposées à des équipes blanches, furent également à l'origine d'un engouement exceptionnel dans la communauté africaine-américaine. Entre 1951 et 1956, les exploits de l'équipe du lycée ségrégué Crispus Attucks d'Indianapolis par exemple, qui atteignit les demi-finales du championnat de l'État de l'Indiana en 1951, puis remporta finalement deux titres en 1955 et 1956 avec l'aide de la future star de la NBA, Oscar Robertson, furent des événements très importants au moment même où la Cour suprême venait, en 1954, d'abolir la légalité de la ségrégation scolaire avec l'arrêt *Brown v. Board of Education* (Goudsouzian, 2000 ; Paino, 2001 ; Pierce, 2004 ; Roberts, 1999).
- 19 Les basketteurs contribuèrent ainsi largement à l'efflorescence du sport noir dans le premier xx<sup>e</sup> siècle, et, aux côtés des héros de la communauté que furent Jesse Owens et Joe Louis, participèrent à la lutte pour la reconnaissance symbolique et l'égalité civique des Africains-Américains. Ainsi, au milieu du siècle, le basket-ball (comme le base-ball des Negro Leagues à une tout autre échelle) avait-il permis la création d'un espace culturel alternatif à la culture dominante blanche, d'un espace économique rentable, et finalement d'un espace symbolique promouvant une fierté raciale noire (Gems, 1995).

## Basket-ball, ghetto noir et style sportif

- 20 La prégnance du sport dans le Mouvement pour les droits civiques se fit plus sensible à partir de la fin des années 1940, au moment de la déségrégation des grandes ligues sportives du pays. Ces événements furent en effet une suite de dates fondamentales dans le processus politique de lutte des Africains-Américains pour l'obtention de l'égalité civique. En 1947, l'intégration chez les Dodgers de Brooklyn du premier joueur noir de base-ball dans la ligue professionnelle, Jackie Robinson, fut célébrée avec un enthousiasme hyperbolique par la communauté africaine-américaine comme un des signes les plus évidents de « progrès racial » depuis la Proclamation d'Émancipation de 1863 (Simons, 1985 ; Young, 1963, 112). Après la ligue professionnelle de football en 1946, la NBA ouvrit à son tour ses portes aux joueurs africains-américains avec l'intégration en 1950 de Earl Lloyd, Chuck Cooper, et Nat « Sweetwater » Clifton, avant d'accueillir des joueurs d'exception comme Bill Russell (1956), Elgin Baylor (1958), Wilt Chamberlain (1959), et Oscar Robertson (1960). En 1966, Bill Russell devint par ailleurs le premier *head coach* africain-américain en NBA, ouvrant la voie à un nombre croissant d'Africains-Américains dans des postes à responsabilité dans l'organigramme des franchises professionnelles<sup>4</sup>.



- 21 Au niveau amateur, les années 1940-1960 marquèrent également la déségrégation progressive du basket-ball universitaire. En 1947, William Garrett devint à l'université de l'Indiana le premier joueur noir de la Big Ten Conference. De même, l'année suivante, Don Barksdale de UCLA intégra l'équipe olympique américaine de basket-ball. Quelques années plus tard, Bill Russell et K. C. Jones menèrent la petite université blanche de San Francisco à deux titres nationaux en 1955 et 1956. Dans le Sud, la déségrégation fut plus lente et combattue avec force dans le contexte de la « résistance massive » d'une majorité de blancs à la déségrégation scolaire. En 1966, l'événement de la finale NCAA entre l'université du Kentucky, du célèbre coach Adolph Rupp qui n'aligna que des joueurs blancs, et le petit Texas Western College, qui aligna un cinq de départ entièrement noir et remporta le match, sonna au Sud comme la fin des velléités ségrégationnistes dans le sport universitaire (Fitzpatrick, 1999 ; R. J. Henderson, 1997 ; Martin, 2004).
- 22 Non seulement la période de l'après-guerre marqua la déségrégation progressive du basket-ball, mais également sa médiatisation grandissante par le biais de la démocratisation du spectacle sportif à la télévision dans une période de désindustrialisation massive des centres-villes américains et d'abandon progressif des ghettos noirs par l'État fédéral (Wilson, 1997, 3-50). Ainsi, à cause de l'envol des revenus financiers liés au sport, les carrières sportives furent de plus en plus choisies par de jeunes hommes issus de milieu social défavorisé n'ayant plus accès comme auparavant aux emplois industriels peu ou pas qualifiés. Plus qu'auparavant, le sport représenta ainsi un moyen d'ascension sociale pour toute une frange de la population africaine-américaine dont les options de réussite sociale se fermaient peu à peu. À partir du milieu du xx<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui, les athlètes africains-américains les plus médiatiques furent davantage issus des classes moyennes inférieures et des classes populaires, tandis que les classes moyennes et supérieures noires, premières bénéficiaires des politiques de traitement préférentiel depuis les années 1960 (affirmative action), perdaient peu à peu l'intérêt qu'elles avaient pu avoir dans le sport pour l'élévation de « la race ».
- 23 À cette époque, les basketteurs des ghettos imprimèrent ainsi progressivement leur marque au jeu par un style « noir », à la fois dynamique et provocateur, issu des *playgrounds* urbains. Cette « appropriation stylistique » (Bromberger, 1995b) par les joueurs africains-américains témoigne d'un investissement politique du corps sportif (ici dans un sport traditionnellement blanc et typiquement américain) pour le réinventer, afin de créer, par le biais du langage du corps et de ses postures, une culture alternative à la culture dominante blanche.
- 24 Car c'est bien sur la question du « style » que se cristallise l'enjeu de la transformation contemporaine du basket-ball. Entendu comme une manière particulière de faire quelque chose et, par là même, comme une manière d'être, le style est lié à l'image que l'on donne ou que l'on veut donner de soi. Par le biais de l'opposition avec les Autres, il permet la construction d'une identité collective et d'un sentiment d'appartenance (Bromberger, 1995a, 121-124). Peu à peu au cours du xx<sup>e</sup> siècle, le style de jeu des basketteurs noirs a évolué jusqu'à se fonder sur quelques caractères typiques : un jeu rapide, très physique, fait de duels en un contre un, de contacts parfois rugueux, d'intimidation, de gestes spectaculaires et aériens (passes, *dunks*, contres, etc.), d'improvisation, de feintes, etc. Ce style s'opposait sur de nombreux points au basket-ball conventionnel alors répandu. Un témoin des années 1970 raconte :
- Le modèle d'excellence en NBA, c'était les Boston Celtics, les maîtres d'un basket-ball basé sur les fondamentaux. Ces gars-là t'auraient fait des *pick-and-roll* jusqu'à



en mourir d'ennui. Leur jeu sortait tout droit d'un manuel. La ABA [*American Basketball Association*, ligue concurrente de la NBA absorbée par celle-ci en 1976], c'était Julius Erving, c'était clinquant, on chopait la balle et vas-y qu'on courait, on sautait, on jouait au-dessus de l'arceau et on inventait des trucs dans le feu de l'action. La NBA était une symphonie, c'était déjà écrit ; la ABA, c'était du jazz. Les joueurs ne savaient pas exactement ce qu'ils avaient fait même après l'avoir fait. Ils sentaient un truc et le tentaient. (Pluto, 1990, 30)

- 25 Le « style noir » dans le basket-ball américain aurait donc d'abord été une révolution stylistique qui ne concerna d'ailleurs pas seulement le jeu lui-même, mais également la mode vestimentaire, le langage, et la culture populaire au sens large (Boyd, 2003 ; George, 1999).
- 26 Cette révolution dans le basket-ball aurait été au sport ce que le jazz fut à la musique : un rythme nouveau fondé sur l'improvisation, récusant l'apprentissage minutieux et laborieux des fondamentaux au profit d'une inspiration plus spontanément créatrice. Les qualités de l'improvisation noire feraient ainsi rejouer l'opposition entre joueurs blancs (ces « *classroom players* » jouant un jeu « *out of the textbook* », c'est-à-dire appris dans les livres de classe) et joueurs noirs (« *schoolyard* » ou « *streetball players* », qui « vivent » ce sport dans la cour de récréation ou dans la rue, bien plus qu'ils ne l'apprennent). Au fil du temps, une telle distinction est devenue un véritable lieu commun faisant des noirs des joueurs instinctifs et rebelles qui apprennent contre les règles anciennes, et faisant des joueurs blancs des joueurs sérieux et conformistes apprenant les règles traditionnelles. En insistant avant tout sur l'improvisation instinctive et en passant sous silence le nécessaire travail à l'origine de la création et de la maîtrise d'un style (qu'il soit musical ou sportif), cette opposition, qui recoupe celles typiques des catégorisations raciales les plus éculées (noirs = nature, inné, corps, instinct, etc. ; blancs = culture, acquis, esprit, réflexion, etc.), rejoint les analyses sur le particularisme de la « race noire ». En musique, comme en sport, leur « génie naturel » ferait des Africains-Américains d'éternels réfractaires aux règles socialement admises dans cette intraduisible « *in-your-face attitude* ».
- 27 Symbole de cette stylisation du corps, le « *slam dunk* » fut popularisé par les joueurs noirs et en est venu à symboliser le jeu des *playgrounds* du ghetto noir à l'abandon (Axthelm, 2004 ; Telander, 2004). Comme le montre Davis Houck, « dunker est un acte symbolique et rhétorique, un acte qui implique une politique culturelle complexe et une culture du quotidien [*commodity culture*] correspondante » (Houck, 2000, 152). D'une façon générale, violence et beauté participent de l'esthétique de ce geste technique définissant l'identité et la masculinité noire américaine des années 1960-70 qu'on pourrait définir par la révolte contre la domination, l'exploitation, et l'humiliation, et la volonté corrélative d'être traité avec respect. Virilité et dignité sont ici — et depuis les premières luttes abolitionnistes du XVII<sup>e</sup> siècle — pensées comme indissociables (Edwards, 1970, 16, 21, 25, 28, 39, 40, 120)<sup>5</sup>. La violence du *dunk* est surtout visible dans la relation au joueur adverse, humilié, situé sous le joueur attaquant qui s'accroche rageusement à l'arceau. Plus que les deux points qu'il rapporte, ce geste spectaculaire cherche à démoraliser l'adversaire par une débauche de puissance physique.
- 28 De cette façon, le *dunk* est symptomatique de cette volonté d'élever le jeu (« *elevating the game* ») au-dessus de l'adversaire, notamment blanc, comme Nelson George propose de définir l'esprit du basket-ball noir. Mais cette agressivité s'accompagne également d'une posture « cool », nonchalante et détachée, qui se présente à la fois comme une « stratégie de survie » et un « univers symbolique » dans une société d'exclusion et d'oppression

(Majors et Billson, 1993, 2). Le *dunk* peut ainsi être compris comme une révolte symbolique contre un ordre social détesté. Les dirigeants de la ligue universitaire (NCAA) interdirent d'ailleurs ce geste entre 1967 et 1976 (officiellement pour protéger les joueurs des blessures et le matériel de la casse), et les joueurs noirs, au premier rang desquels Lew Alcindor (futur Kareem Abdul-Jabbar), ne s'y trompèrent pas en y voyant un règlement directement dirigé contre eux.

- 29 Exécuté par les meilleurs avec une grâce alliée à une puissance fascinantes, le *dunk* a aujourd'hui gagné un statut quasi artistique avec les multiples concours qui le mettent en valeur, et dont le plus célèbre est le Slam Dunk Contest organisé chaque année par la NBA lors du All Star Week-end. Ainsi, comme le jazz, le basket-ball serait une « idéologie stylistique » (Early, 2000, 47) : leur essence ne serait pas d'abord d'être un rythme improvisé, mais une véritable politique du corps revendiquant une égale dignité.
- 30 La fin des années 1970 et les années 1980 marquèrent l'institutionnalisation du style de jeu noir, longtemps considéré comme « indiscipliné », « désordonné », « *out of control* », par des entraîneurs, souvent blancs, soucieux d'appliquer au jeu de l'équipe des règles plus strictes (respect scrupuleux des consignes, des systèmes d'attaque et de défense, insistance sur l'efficacité des actions de jeu, etc.). Jusqu'à sa fusion avec la NBA en 1976, la ABA a joui d'une réputation particulière, notamment à travers son joueur d'exception, Julius Erving, faisant d'elle la ligue du style de jeu noir. La fusion des deux ligues marqua le véritable envol commercial de la NBA qui devint dans les années 1980 l'entreprise mondiale que l'on connaît aujourd'hui<sup>6</sup>.
- 31 Cet envol se produisit grâce au marketing planétaire du style de jeu noir dont Earvin « Magic » Johnson et Michael « Air » Jordan furent les icônes épurées et universelles. L'évolution des règles a peu à peu canalisé cette nouvelle façon de jouer issue du basket de rue, tout en renforçant la « spectacularisation » du jeu (et donc sa rentabilité médiatique et financière), principalement par l'accélération du jeu et l'augmentation corrélative du nombre de paniers et de points par match. À coups de slogans publicitaires chocs et jusqu'à la mode du « *gangsta rap* » symbolisée sur les terrains des années 2000 par le joueur des Philadelphia Sixers, Allen Iverson, les grands équipementiers sportifs construisirent sur le style de jeu « instinctif » et « rebelle », « authentique » et « spontané », une grande partie de leurs succès commerciaux auprès des jeunes consommateurs de la classe moyenne blanche : « *Just do it* » (Nike), « *Break the rules* » (Reebok), etc.
- 32 L'insistance implicite sur la particularité du style de jeu noir a ainsi pu exagérer les différences raciales prêtées aux Africains-Américains. Par ailleurs, il est certain que la marchandisation de ce style de jeu et de la révolte contre l'oppression sociale dont il était porteur (et qui est contemporaine de la démocratisation de la musique du ghetto noir, de son style vestimentaire, et de sa langue) est en grande partie à l'origine de son édulcoration politique (Andrews, 2001 ; Boyd, 2003 ; Maharaj, 1997). Il n'en reste pas moins que le basket-ball, tout comme le jazz, se présentent comme une « idéologie stylistique » (Early, 2000, 47) : leur essence ne serait pas d'abord d'être un rythme improvisé, mais une véritable politique du corps revendiquant une égale dignité.

## Basket-ball, ségrégation raciale et « illusion sportive »

- 33 Dès les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, mais surtout au début des années 1960, la « croyance dans le sport » comme moyen d'intégration sociale fut progressivement battue en brèche à l'aide d'une double argumentation : non seulement cette croyance serait une illusion, mais elle représenterait également un danger pour la communauté noire.
- 34 Une illusion d'abord, car malgré l'arrivée massive de sportifs noirs pendant et après la Seconde Guerre mondiale dans les compétitions jusque-là réservés aux blancs, ségrégation et discrimination persistaient. Les joueurs noirs en déplacement avec leur équipe étaient en effet souvent refusés à l'entrée des restaurants et des hôtels, cantonnés à des positions périphériques sur le terrain (*stacking*), moins payés à efficacité égale, et supervisés par un encadrement technique et commercial quasiment toujours blanc.
- 35 Ainsi, la modération qui avait jusqu'alors prévalu dans la critique du racisme dans le sport fut peu à peu abandonnée. À l'apolitisme de l'avant-guerre typique d'un Jesse Owens succéda le radicalisme d'une « nouvelle conscience » (Spivey, 1983, 123) chez les athlètes africains-américains, emmenés, notamment, par le flamboyant Mohammed Ali dont les déclarations publiques controversées sur le racisme de la société américaine et la fierté raciale noire n'eurent d'égales que ses prises de position polémiques sur la guerre du Vietnam et Nation of Islam. Comme le disait Harry Edwards, jeune professeur de sociologie de l'université San José en Californie (située à deux pas d'Oakland qui vit naître le Black Panther Party en 1966) : à la fin des années 1960, le monde du sport et des médias ne reconnurent pas tout de suite « qu'ils ne traitaient plus avec l'athlète noir [*Negro*] du passé. Leur faisait maintenant face le nouvel athlète noir [*black*] et une nouvelle génération d'Afro-Américains » (Edwards, 1970, 57).
- 36 « Incarnation de l'esprit de protestation noir dans le sport universitaire » des années 1960 (Spivey, 1983, 123), Harry Edwards se fit ainsi connaître à l'époque par ses analyses décapantes de la réalité du sport noir aux États-Unis. Fondateur de l'*Olympic Project for Human Rights* et à ce titre promoteur du boycott des JO de Mexico en 1968, il luttait à fronts renversés en faisant, non pas de l'utilité sociale du sport, mais de la critique radicale du sport comme instrument d'harmonie raciale et de mobilité sociale, un moyen de promotion du Mouvement pour les droits civiques. Symptomatique de ce renversement de perspective, le mot d'ordre fédérant la révolte des athlètes noirs pendant les mois précédents l'olympiade : « Pourquoi courir à Mexico et ramper à la maison ? » (Bass, 2002 ; Hartmann, 2003).
- 37 Les prises de position de Edwards, et de bien d'autres personnalités africaines-américaines, contribuèrent ainsi à faire du sport un catalyseur majeur de la révolte sociale noire. Il s'agissait alors de soulever le voile masquant la véritable nature du sport. En utilisant les théories d'inspiration marxiste du reflet (le sport s'offre comme le reflet ou le miroir de la société toute entière) et du conflit (le sport renforce les structures de domination sociale), il s'attacha à livrer une analyse sans concession du sport américain au milieu du xx<sup>e</sup> siècle :

Après analyse, le sport américain s'est révélé être plus un tapis roulant [le terme *treadmill* désigne aussi un instrument de discipline rotatif sur lequel les détenus marchaient sur place] que le légendaire ascenseur fournissant une échappatoire à l'état de privation affligeant la communauté noire. Et à cause de son

interdépendance avec d'autres structures institutionnelles et d'autres processus sociaux en Amérique, le sport constitue non seulement un tapis roulant pour l'écrasante majorité de ceux des noirs qui souhaitent devenir athlètes, mais aussi un leurre subtil, cruel, et inique, prenant au piège la culture noire et la société dans leur ensemble. Ainsi, la persistance et la perpétuation calculée de la croyance selon laquelle le sport offre aux noirs des chances d'avancement absolument uniques revient non pas à de la pure naïveté, mais à une plaisanterie inhumaine. [...] Le statut de minorité lui-même génère des problèmes additionnels pour les noirs dans le sport car les valeurs renforcées par le sport sont inévitablement celles du groupe dominant. Aux États-Unis, ceci signifie que les valeurs mises en avant dans le sport sont orientées vers les intérêts des hommes blancs des classes moyenne et supérieure, qui dominent la population des supporters et chaque sphère instrumentale de la vie américaine. (Edwards, 1979, 117)

- 38 Le sport noir serait donc un véritable « cauchemar » (Edwards, 1979, 125), puisqu'il ne serait qu'un moyen de contrôle social au service du groupe dominant blanc. Il fonctionnerait dans une relation homologique avec le système de domination raciste de la société américaine qu'il ne ferait que renforcer. La croyance unanime dans le sport comme moyen d'intégration sociale montrerait que les (infra)structures matérielles racistes de la société engendrent des (super)structures mentales racistes, faisant participer les noirs à leur propre domination. Ce dévoilement des logiques sociales cachées fut repris par ses élèves et de nombreux sportifs universitaires noirs, dont Tommie Smith et John Carlos, élèves de Edwards à San José et passés à la postérité pour leurs poings gantés sur le podium olympique du 200 m à Mexico en 1968. Ces sportifs dénoncèrent avec de plus en plus de force dans les années 1960 et 1970 leur exploitation par les universités, la discrimination quotidienne subie sur les campus, et le manque de perspectives éducatives qui leur étaient offertes en tant qu'étudiants.
- 39 La critique de l'illusion dans la croyance aux vertus intégratives du sport fut doublée à l'époque d'une mise en garde contre le danger qu'elle représentait pour les Africains-Américains. Depuis les années 1930 avec W. E. B. Du Bois, mais surtout à partir des années d'après-guerre, nombreux furent les intellectuels noirs à avoir sévèrement critiqué les membres de leur communauté pour leur investissement démesuré dans le sport en lieu et place d'autres activités sociales permettant une « vraie » intégration communautaire. À la fin des années 1970, le tennisman africain-américain (et historien du sport noir), Arthur Ashe, publiait par exemple dans le *New York Times* une lettre ouverte retentissante aux parents noirs les enjoignant d'envoyer leurs enfants dans les bibliothèques plutôt que de les bercer d'illusions sportives (Ashe, 1977). Quelques semaines plus tard, c'était au tour du basketteur noir Walt Frazier d'enfoncer le clou : « Parlez de médecins au lieu d'athlètes » (Frazier, 1977). Ils n'étaient pas les premiers et ne furent pas non plus les derniers à défendre de telles positions<sup>7</sup>. Loin d'être une chance pour s'en sortir individuellement et collectivement, grâce à des « *role models* » uniment respectés, le sport représenterait un réel danger détournant les plus jeunes des vrais enjeux (politiques, sociaux, éducatifs, etc.) auxquels devrait se confronter l'ensemble de la communauté noire. L'investissement sportif renforcerait les caractères de la relégation sociale, de l'oppression raciale, et, finalement, du particularisme indépassable prêté aux Africains-Américains.
- 40 Tout en soulignant que les athlètes universitaires noirs étaient souvent des étudiants brillants (comme ses anciens élèves Drew, Cobb, et Hastie), Edwin Henderson déplorait pourtant dès 1947 l'attrait pour « le glamour d'une carrière sportive » et « l'argent facile » faisant oublier aux plus jeunes la valeur d'une « éducation préparant aux responsabilités

majeures de la vie ». Finalement, disait-il de façon révélatrice, ceci est dû aux entraîneurs obnubilés par la victoire aux dépens de l'éducation et du « caractère » de leurs protégés, et donc incapables de leur montrer qu'ils « sauvent leur âme en conquérant des villes à l'apogée de leur jeunesse » (E. B. Henderson, 1947). Pour Henderson, l'oubli de la dimension politique et morale du sport aurait été à l'origine de l'érosion de son rôle social pour la communauté africaine-américaine.

- 41 Depuis les années 1980, les critiques portées contre le « surinvestissement » des jeunes Africains-Américains (et d'ailleurs des jeunes en général) dans le sport au détriment des études se sont généralisées. Souvent de milieu défavorisé et d'un niveau scolaire très médiocre, les « athlètes étudiants » noirs obtiennent en effet grâce au sport, par le système des bourses sportives (*athletic scholarships*), leur ticket d'entrée dans l'enseignement supérieur, autrement hors d'atteinte. Bien qu'ils soient, notamment par le biais des droits télévisés, à l'origine de profits financiers considérables pour les universités et la ligue sportive universitaire (NCAA), les athlètes étudiants ne sont pas rémunérés à la hauteur des profits qu'ils engendrent<sup>8</sup>. Ils ne sont pas non plus assurés de sortir du système universitaire avec un diplôme, au cas où ils ne deviendraient pas sportifs professionnels. Ayant des lacunes scolaires souvent énormes et obligés de s'investir totalement dans le sport, ils passent souvent leur temps d'éligibilité scolaire à repasser les examens ratés, et, au final, au début des années 1990, 75% des boursiers sportifs africains-américains sortaient de l'université sans aucun diplôme du supérieur (Adler et Adler, 1991 ; Guttman, 1995).
- 42 De ce point de vue, le basket-ball semble être passé d'un sport affirmant la fierté raciale et la promotion sociale de la communauté noire américaine à un sport symptomatique de l'aliénation politique et de la relégation sociale d'une partie d'entre elle. Les années 1980, marquées par la remise en cause des politiques sociales de la « Grande société » des années 1960, du désengagement financier massif de l'État fédéral vis-à-vis des centres-villes et de leurs services publics, de la guerre aux drogues et aux gangs, dans le contexte général d'une dégradation extrême des conditions de vie dans le ghetto noir, firent du basket-ball une des seules chances de sortie légale de cet univers mortifère. Il n'est pas étonnant dès lors que les jeunes noirs déshérités, dans une société les excluant *de facto* des voies conventionnelles d'ascension sociale, aient (sur)investi dans un sport qui leur offrait le rêve hypothétique d'une vie réussie hors du ghetto (Axthelm, 1999 ; Telander, 2004 ; Frey, 2004 ; James, 1994 ; Wideman, 2001 ; Wacquant, 2006, 45-141).
- 43 Dans ce contexte, la signification même du basket-ball changea progressivement jusqu'à être utilisé comme moyen de contrôle de la jeunesse noire des quartiers pauvres. Au milieu des années 1980, le basket-ball était à tel point associé à cette population que l'initiative d'abord locale des Midnight Basketball Leagues, cherchant à contenir les jeunes des « classes dangereuses » noires en les faisant jouer au basket pendant la nuit (de 22h00 à 2h00 du matin) afin de les éloigner des activités illicites de la rue et des gangs, s'est rapidement étendue à l'ensemble du territoire américain (Hartmann, 2001 ; Sailes, 1999). Le jeu devait permettre d'attirer les jeunes pour leur proposer, parallèlement à des matches de basket, des groupes de travail, des séances de *coaching* personnel, et de formation professionnelle, devant les remettre dans le droit chemin.
- 44 Alors que la « Guerre aux drogues », lancée aux États-Unis et en Amérique latine par la Maison Blanche battait son plein, et que les taux d'incarcération des noirs américains atteignaient des sommets, cette promotion du Midnight Basketball fut soutenue au plus haut niveau par les présidents George H. Bush et William J. Clinton (Bush, 1991 ; Clinton,

1994)<sup>9</sup>. Elle semblait être un moyen simple et peu onéreux (en tout cas très favorable aux contribuables, comme le firent valoir ses défenseurs, puisque d'un coût bien moindre que l'incarcération des jeunes concernés) de répondre aux problèmes abyssaux des ghettos noirs au début des années 1990. C'est en ces termes que le président George H. Bush rendit hommage à l'initiative en 1991 :

Je suis fier de vous dire que je n'ai jamais eu plus confiance en l'avenir qu'après m'être rendu ici [...] afin de voir de mes yeux ce basket-ball de minuit. [...] Et ce pays a finalement compris le fait que dès qu'il y a drogues, tout le monde est perdant. Mais ici, tout le monde gagne. Certains pourront devenir meilleurs au basket, mais tous auront un meilleur départ dans la vie — chaque participant. Et les volontaires qui font fonctionner ce programme font venir des intervenants, et mettent en place des tutorats et des ateliers de travail. Et avec les écoles techniques locales, ils aident ces jeunes hommes à apprendre des savoir-faire pour en vivre. On ne se concentre pas sur les problèmes ici, mais sur les promesses et le potentiel. Et vous savez, quand Van Standifer [fondateur de la première Midnight Basketball League à Glenarden, MD, en 1986] a visité la Maison blanche il y a quelques mois, il a dit : “La dernière chose au monde avec laquelle le basket de minuit a quelque chose à voir, c'est le basket”. Il a dit que c'était donner des chances aux jeunes adultes afin d'échapper aux drogues et réussir dans la vie. Et il avait raison. (Bush, 1991)

- 45 Aussi, trois mois après les émeutes raciales qui embrasèrent Los Angeles en avril-mai 1992, les paillettes de la célébration mondiale du basket-ball noir américain, incarnée par la fameuse Dream Team des JO de Barcelone, ne pouvaient faire oublier que ce sport, par une cruelle ironie, était déjà sans doute devenu pour les noirs les plus désavantagés la meilleure preuve de « l'illusion sportive » dénoncée depuis une trentaine d'années par les tenants de la démystification des propriétés positives intrinsèques du sport.

## Conclusion

- 46 Finalement, il est clair que les promesses démocratiques véhiculées par cette religion civile faisant du sport une force de tolérance raciale et d'intégration sociale ne se sont pas complètement réalisées. Le sport et le basket-ball en particulier, à part pour une infime minorité, n'ont pas apporté aux Africains-Américains la promotion sociale et politique que certains de leurs leaders comme Edwin Henderson appelaient de leurs vœux. De telle sorte que l'histoire du sport noir aux États-Unis est indissociablement une histoire de réussites et d'exploits, mais aussi d'échecs et d'illusions — en tout cas une histoire d'« amères victoires » (Guttman, 1995 ; Wiggins, 2004, 278).
- 47 Est-ce à dire que le basket-ball et le sport ne furent au mieux qu'un pur et simple mirage pour les Africains-Américains au xx<sup>e</sup> siècle ? Comme le souligne à juste titre Douglas Hartmann, affirmer une telle chose ne permettrait de comprendre ni l'investissement *rationnel* des jeunes noirs dans ce champ particulier des activités sociales ni la force de changement objectivement à l'œuvre dans et à travers le sport depuis un siècle (Hartmann, 2000). Parce qu'il permit le développement d'un espace social de créativité culturelle et de reconnaissance symbolique, de résistance politique et de revendication civique, et, malgré tout, pour une partie de la communauté noire, d'ascension sociale, le sport fut, à l'intérieur d'une société structurée par le racisme, une institution centrale de la lutte des Africains-Américains pour l'acquisition de droits civiques égaux.
- 48 Le basket-ball offre ainsi une fenêtre de compréhension de l'expérience noire américaine au xx<sup>e</sup> siècle car, comme le disaient déjà les parents des élèves du lycée Crispus Attucks, le

sport fut une des rares possibilités pour les Africains-Américains de montrer leur valeur et de s'attirer le respect : gagner un match, c'était prouver son humanité. Que le sport n'ait pas été ce moyen rêvé de « libérer » les Africains-Américains, qu'il ait même pu être à l'origine du renforcement de certains préjugés racistes sur le « physique noir », n'enlève rien au fait qu'il permit des avancées majeures de la cause africaine-américaine. En définitive, comprendre le basket-ball et le sport noir en général à l'aune de l'alternative entre réussite et illusion ne rend absolument pas compte de leur signification historique. Pour cette raison, le rôle du sport dans les luttes politiques des noirs américains mérite d'être réévalué.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ADLER, Patricia A. et Peter Adler, *Backboards and Blackboards: College Athletics and Role Engagement*, New York et Oxford, Columbia University Press, 1991.
- ANDREWS, David L., dir., *Michael Jordan Inc.: Corporate Sport, Media Culture, and Late Modern America*, Albany, SUNY, 2001.
- ASHE, Arthur, « An Open Letter to Black Parents: Send Your Children to the Libraries », *New York Times*, 6 février 1977.
- AXTHELM, Pete, *The City Game: Basketball from the Garden to the Playgrounds*, Lincoln, University of Nebraska Press/Bison Books, 1999 [1970].
- BASS, Amy, *Not the Triumph But the Struggle: The 1968 Olympics and the Making of the Black Athlete*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
- BOYD, Todd, *Young, Black, Rich and Famous: The Rise of the NBA, the Hip Hop Invasion, and the Transformation of American Culture*, New York, Doubleday, 2003.
- BROMBERGER, Christian et al., *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995a.
- , « De quoi parlent les sports ? », *Terrain*, 25, 1995b, <http://terrain.revues.org/document2837.html> (page consultée le 2 février 2011).
- BUSH, George H., « Remarks on Signing the Points of Light National Celebration of Community Service Proclamation in Glenarden, Maryland », Glenarden Community Center, MD, 12 avril 1991, [http://bushlibrary.tamu.edu/research/public\\_papers.php?id=2865&year=&month=](http://bushlibrary.tamu.edu/research/public_papers.php?id=2865&year=&month=) (page consultée le 2 février 2011).
- CAPONI-TABERY, Gena, *Jump for Joy: Jazz, Basketball, and Black Culture in 1930s America*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2008.
- CLINTON, William J., « Radio Address on the Crime Bill », Robert Taylor Homes, Chicago, IL, 18 juin 1994, <http://clinton6.nara.gov/1994/06/1994-06-18-radio-address-on-the-crime-bill.html> (page consultée le 2 février 2011).
- DOUGLASS, Frederick, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave*, New York, Penguin Books, 1982 [1845].



- DREW, Charles, lettre à Edwin Henderdson, 31 mai 1940, Charles Drew Papers, Moorland-Spingarn Research Center, Howard University, box 136-1, folder 6.
- EARLY, Gerald, « Why Baseball Was the Black National Pastime », in Todd Boyd et Kenneth L. Shropshire, dir., *Basketball Jones: America Above the Rim*, New York, NYU Press, 2000, 27-51.
- EDWARDS, Harry, *The Revolt of the Black Athlete*, New York, Free Press, 1970.
- , « Sport Within the Veil: The Triumphs, Tragedies, and Challenges of Afro-American Involvement », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 445, 1979, 116-27.
- FITZPATRICK, Frank, *And the Walls Came Tumbling Down: Kentucky, Texas Western, and the Basketball Game That Changed American Sports*, New York, Simon & Schuster, 1999.
- FRAZIER, Walt, « Talk About Doctors Instead of Athletes », *New York Times*, 1<sup>er</sup> mai 1977.
- FREY, Darcy, *The Last Shot: City Streets, Basketball Dreams*, Boston et New York, Houghton Mifflin, 2004 [1994].
- GEMS, Gerald R., « Blocked Shot: The Development of Basketball in the African-American Community of Chicago », *Journal of Sport History*, 22: 2, 1995, 135-48.
- GEORGE, Nelson, *Elevating the Game: Black Men and Basketball*, Lincoln, University of Nebraska Press/Bison Books, 1999 [1992].
- , *Hip Hop America*, Londres, Penguin Books, 2005 [1998].
- GOUDSOUZIAN, Aram, « “Ba-ad, Ba-a-ad Tigers”: Crispus Attucks Basketball and Black Indianapolis in the 1950s », *Indiana Magazine of History*, 96, 2000, 5-43.
- GRUNDY, Pamela, *Learning to Win: Sport, Education and Social Change in the 20<sup>th</sup>-Century North Carolina*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.
- GUTTMAN, Allen, « Amères victoires. Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale », *Terrain*, 25, 1995, <http://terrain.revues.org/document2842.html> (page consultée le 2 février 2011).
- HARTMAN, Douglas, « Rethinking the Relationships Between Sport and Race in American Culture: Golden Ghettos and Contested Terrain », *Sociology of Sport Journal*, 17: 3, 2000, 239-44.
- , « Notes on Midnight Basketball and the Cultural Politics of Recreation, Race, and At-Risk Urban Youth », *Journal of Sport & Social Issues*, 25: 4, 2001, 339-71.
- , *Race, Culture, and the Revolt of the Black Athlete: The 1968 Olympic Protests and Their Aftermath*, Chicago, The University of Chicago Press, 2003.
- HENDERSON, Edwin B., « Sports », *The Messenger*, février 1927, 52.
- , *The Negro in Sports*, Washington D.C., Associated Publishers, Inc., 1939.
- , « Henderson Blames Coaches: Youths' Education Sacrificed in Desire for Winning Team », *Baltimore Afro-American*, 25 octobre 1947.
- HENDERSON, Russell J., « The 1963 Mississippi State University Basketball Controversy and the Repeal of the Unwritten Law: “Something more than the game will be lost” », *The Journal of Southern History*, 63: 4, 1997, 827-54.
- HOUCK, Davis W., « Attacking the Rim: The Cultural Politics of Dunking », in Todd Boyd et Kenneth L. Shropshire, dir., *Basketball Jones: America Above the Rim*, New York, NYU Press, 2000, 151-69.
- JAMES, Steve, *Hoop Dreams*, Fine Line Features, 1994.

- KUSKA, Bob, *Hot Potato: How Washington and New York Gave Birth to Black Basketball and Changed America's Game Forever*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2004.
- LAPCHICK, Richard, dir., *The 2004 Racial and Gender Report Card: NBA*, University of Central Florida, The Institute for Diversity and Ethics in Sport, 2004.
- , dir., *The 2010 Racial and Gender Report Card: NBA*, The Institute for Diversity and Ethics in Sport, University of Central Florida, 2010.
- MAHARAJ, Gitanjali, « Talking Trash: Late Capitalism, Black (Re)Productivity, and Professional Basketball », *Social Text*, 50, 1997, 97-110.
- MAJORS, Richard et Janet Mancini Billson, *Cool Pose: The Dilemmas of Black Manhood in America*, New York, Lexington Books, 1993.
- MARTIN, Charles H., « Jim Crow in the Gymnasium: The Integration of College Basketball in the American South », in Patrick B. Miller et David K. Wiggins, dir., *Sport and the Color Line: Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004, 233-50.
- MARTIN-BRETEAU, Nicolas, « “Un laboratoire parfait” ? Race, sport et génétique : le discours de la différence athlétique aux États-Unis », *Sciences sociales et sports*, 3, 2010, 7-43.
- MILLER, Patrick B., « “To Bring the Race Along Rapidly”: Sport, Student Culture, and Educational Mission at Historically Black Colleges During the Interwar Years », *History of Education Quarterly*, 35: 2, 1995, 111-33.
- , « Muscular Assimilationism: Sport and the Paradoxes of Racial Reform », in Charles K. Ross, dir., *Race and Sport: The Struggle for Equality On and Off the Field*, Jackson, University Press of Mississippi, 2004, 146-82.
- PAINO, Troy D., « Hoosiers in a Different Light: Forces of Change v. the Power of Nostalgia », *Journal of Sport History*, 28: 1, 2001, 63-80.
- PIERCE, Richard B., « More Than a Game: The Political Meaning of High School Basketball in Indianapolis », in Patrick B. Miller et David K. Wiggins, dir., *Sport and the Color Line: Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004, 191-210.
- PLUTO, Terry, *Loose Balls: The Short, Wild Life of the American Basketball Association as Told by the Players, Coaches, and Movers and Shakers Who Made It*, New York, Fireside, Simon Schuster, 1990.
- POPE, Steven W., « Decentering “Race” and (Re)presenting “Black” Performance in Sport History: Basketball and Jazz in American Culture, 1920-1950 », in Murray G. Phillips, dir., *Deconstructing Sport History: A Postmodern Analysis*, Albany, SUNY, 2006, 147-80.
- ROBERTS, Randy, *“But They Can’t Beat Us”: Oscar Robertson and the Crispus Attucks Tigers*, Indianapolis, Indiana Historical Society/Sagamore Publishing, 1999.
- SAILES, Gary, « Minuit, l’heure du basket », *Le Courrier de l’UNESCO*, avril 1999, 25-26, <http://unesdoc.unesco.org/images/0011/001155/115591f.pdf> (page consultée le 2 février 2011).
- SIMONS, William, « Jackie Robinson and the American Mind: Journalistic Perceptions of the Reintegration of Baseball », *Journal of Sport History*, 12: 1, 1985, 39-64.
- SPIVEY, Donald, « The Black Athlete in Big-Time Intercollegiate Sports, 1941-1968 », *Phylon*, 44: 2, 1983, 116-25.
- TELANDER, Rick, *Heaven Is a Playground*, Lincoln, University of Nebraska Press/Bison Books, 2004 [1976].

THOMAS, Ron, *They Cleared the Lane: NBA's Black Pioneers*, Lincoln, University of Nebraska Press/Bison Books, 2002.

THOMPSON, Heather Ann, « Why Mass Incarceration Matters: Rethinking Crisis, Decline, and Transformation in Postwar American History », *Journal of American History*, 97: 3, 2010, 703-34.

WACQUANT, Loïc, « Crime et châtime en Amérique de Nixon à Clinton », *Archives de politique criminelle*, 20, 1998, 123-38.

---, *Parias urbains. Ghetto, banlieue, État*, Paris, La Découverte, 2006.

WIDEMAN, John Edgar, *Hoop Roots*, New York, Houghton Mifflin Company, 2001.

WIGGINS, David K., « Edwin Bancroft Henderson, African-American Athletes, and the Writing of Sport History », in Patrick B. Miller et David K. Wiggins, dir., *Sport and the Color Line: Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004, 221-42.

WILSON, William Julius, *When Work Disappears: The World of the New Urban Poor*, New York, Random House, 1997 [1996].

YOUNG, A. S. « Doc », *Negro Firsts in Sports*, Chicago, Johnson Publishing, 1963.

## NOTES

1. Le plus haut pourcentage de joueurs africains-américains en NBA (82%) fut atteint lors de la saison 1994-95. Faute de place et bien que les Africaines-Américaines aient aussi largement influencé le basket-ball américain, cet article sera consacré au basket-ball masculin.
2. Au vrai vaudrait-il mieux dire « dans certains sports professionnels » tant la domination africaine-américaine n'est remarquable que dans quelques sports. Mais l'étant aujourd'hui dans des sports particulièrement physiques et médiatiques comme le basket-ball, le football américain, l'athlétisme, et la boxe, elle est souvent considérée comme une preuve définitive de la supériorité athlétique supposée des noirs (Martin-Breteau, 2010).
3. J'emprunte l'expression « long Mouvement pour les droits civiques » à Jacquelyn Dowd Hall (Hall, 2005) mais étends ses bornes chronologiques de l'échec de la Reconstruction aux années 1960.
4. Parmi les grandes ligues sportives américaines, la NBA est celle qui a le plus intégré d'Africain(e)s-Américain(e)s à des postes à responsabilité. En 2010, ils représentaient près du quart (23,8%) du total des joueurs, des propriétaires de franchises, des présidents et vice-présidents, des administrateurs, des *general managers*, des coaches et coaches assistants, des cadres administratifs, des médecins, des préparateurs physiques, et des arbitres (calculé à partir de, Lapchick, 2010, 18-32).
5. Harry Edwards montre que l'athlète noir serait « émasculé » par l'environnement dans lequel il évolue et lie explicitement sa revendication à être traité comme un homme (avec humanité) au désir de retrouver une masculinité bafouée par des pratiques racistes : « votre "garçon de couleur" dans le domaine du sport est rapidement en train de devenir un homme, et il est déterminé à être respecté et traité comme tel — par n'importe quel moyen » (Edwards, 1970, 120). Ainsi marginalisées par cette compréhension masculine de l'humanité (*man-kind*), très nombreuses furent les militantes africaines-américaines qui reprochèrent au Mouvement pour les droits civiques d'être avant tout un combat « machiste » entre hommes, pour les hommes.
6. Durant la saison 2009-2010, la NBA a généré plus de 4 milliards de dollars de revenus, et les joueurs y évoluant ont touché un salaire annuel moyen 5,3 millions de dollars (somme qui ne comprend pas les lucratifs contrats publicitaires).

7. Déjà au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intellectuel noir né esclave, Frederick Douglass, voyait dans le sport une forme de contrôle social du maître sur son esclave, une « soupape de sécurité » destinée à étouffer chez l'esclave « l'esprit d'insurrection » — bref une perte de temps empêchant ce dernier de prendre conscience et de lutter contre l'horreur de sa condition (Douglass, 1982, 115).

8. Officiellement la NCAA est une ligue de sport « amateur » mais ferme les yeux sur les multiples avantages en nature distribués par les universités pour attirer les meilleurs joueurs. Ainsi, pour l'exclusivité des droits de retransmission télévisée des matches de basket-ball de la première division universitaire américaine (NCAA Division I) entre 2011 et 2024, CBS et Turner Broadcasting (Time Warner) ont déboursé en 2010 plus de 10,8 milliards de dollars, soit plus de 770 millions de dollars par an sur 14 ans. Pour l'essentiel, cet argent est ensuite diversement redistribué aux universités du championnat.

9. En 1995, près d'un noir sur dix (soit plus de 2 090 000 personnes) était sous juridiction criminelle (en prison, en liberté surveillée, ou en liberté conditionnelle), et plus de la moitié des détenus du pays étaient noirs (Wacquant, 1998, 126-27, 134-36 ; Thompson, 2010).

## RÉSUMÉS

Dominé par les joueurs africains-américains, le basket-ball est aujourd'hui considéré comme un sport noir. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, la communauté noire américaine a particulièrement investi ce sport jusqu'à ce que les joueurs africains-américains représentent l'immense majorité des effectifs de la *National Basketball Association*, la ligue professionnelle américaine. Depuis plus d'un siècle, les causes de cette domination sportive donnent lieu à des controverses virulentes recourant en général à des arguments génétiques (les noirs sont athlétiquement supérieurs) ou environnementaux (la pauvreté urbaine pousse les noirs vers le sport). Néanmoins, on peut plutôt voir dans cette domination une volonté *politique* de lutter pour l'égalité, la dignité et la reconnaissance. Que la communauté noire américaine les célèbre comme une chance d'intégration ou les critique comme une dangereuse illusion, le sport et le basket-ball ont ainsi été un aspect essentiel des luttes politiques africaines-américaines.

Basketball is today dominated by African-American players and is consequently considered as a black sport. Throughout the 20<sup>th</sup> century, vast numbers of African Americans became involved in this sport, to such an extent that African Americans have come to represent the great majority of NBA players. For more than a century, this athletic domination has given rise to heated controversies: most of the time it was explained using genetics (Blacks are athletically superior) or environmental theories (the poverty of urban Blacks leads them toward sports). However, one can see in this domination a *political* will to fight for equality, dignity, and recognition. Thus, whether it is celebrated by African Americans as a chance for racial uplift or criticized as a dangerous illusion, sport and basketball have been a central aspect of their political struggles.

## INDEX

**Mots-clés** : Sport, Africains-Américains, race, Mouvement pour les droits civiques

**Keywords** : Sport, African Americans, race, Civil Rights movement

AUTEUR

**NICOLAS MARTIN-BRETEAU**

Université de Paris-1 Panthéon-Sorbonne